

24 images

24 iMAGES

Au pays des rêves

Robert Saletti

Number 137, June–July 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21390ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saletti, R. (2008). Au pays des rêves. *24 images*, (137), 14–15.

AU PAYS DES RÊVES

par Robert Saletti

It was the iron law of the game. One man might have a hundred hard fights in him, another man only twenty; each, according to the make of him and the quality of his fiber, had a definite number, and when he had fought them, he was done.

– Jack London, *A Piece of Steak*

Gœtan Hart a été champion canadien des poids légers trois fois plutôt qu'une. On aura pourtant de la difficulté à trouver des informations sur ce bon boxeur dont la carrière a été marquée par la plus grande des tragédies que peut affronter un pugiliste qui se respecte : tuer un adversaire. Qui plus est, la mort de Cleveland Denny est survenue moins de deux mois après que Hart eut mis fin à la carrière d'un autre boxeur, Ralph Racine, en l'expédiant dans un profond coma. Malgré ces drames consécutifs, Hart sautera dans l'arène plusieurs fois encore au cours des quatre années suivantes, gagnant une bonne partie de ses matches. Mais l'homme caché sous le gladiateur ne sera jamais plus le même. Il l'avoue candidement dans *Le steak*, le documentaire que Pierre Falardeau et Manon Leriche lui consacrent. Le film saisit Hart à son retour sur le ring à 37 ans, dix ans après ces événements tragiques et au sortir d'une retraite de six ans. Motif avoué du *come-back* : mettre de la viande dans son assiette. Motif tout aussi avoué du film : montrer la dignité qui est au cœur du *pea soup*. Les boxeurs ne sont pas des bouffons.

Les premières images montrent un Hart figé comme une statue grecque tournant sur son socle, la caméra soulignant le galbe d'un mollet tendu, l'angle aigu d'un bras en position de combat, le beau ravage d'un visage. Le noble art saisi dans sa nudité essentielle. Seul dans un grand gymnase, le boxeur s'habille, se bande les mains, revêt son peignoir, médite. Au son d'un cor tibétain, nous montons dans les nuages. Le message est clarissime : sous la brute se cache, se tient, s'érige, un homme qui refuse d'abandonner la partie. Le plus simple des sports traditionnels, le plus direct des sports violents, la boxe n'a jamais fait dans la dentelle et le doute n'a jamais été la « tasse de thé » du boxeur.

En vue de son prochain match, Hart se réfugie dans un motel, seul. Dans l'attente du jour J s'intercalent des images de l'actualité de l'époque (la guerre du Golfe). «Do or die», dit le boxeur qui explique son besoin de revenir sur le ring. On comprend alors qu'il s'agit de retarder l'échéance, comme le personnage de Tom King dans la nouvelle de Jack London dont se sont inspirés les réalisateurs. Retarder le moment inévitable où «jeunesse sera servie», où les vieux guerriers devront laisser place à des jointures moins usées. *A Piece of Steak* se termine par la défaite du vieux King qui a perdu parce qu'il n'a pas assez mangé mais aussi parce que la vie est un cycle, et les pleurs du vieux Tom coulent finalement dans les mêmes rigoles que les dépossédés du temps, dans les mêmes

rides que celles du vieil adversaire dont il avait achevé la carrière plusieurs années auparavant et qui avait pleuré lui aussi, il s'en souvient très bien. *Youth must be served...*

À la fin du documentaire, Hart gagne son combat contre un certain Michel Galarneau, mais c'est pour l'anecdote cinématographique. La vraie bataille se situe à un autre niveau. L'homme-boxeur se bat contre la pauvreté, contre la place que la société ne lui donne pas, contre lui-même à la rigueur. Le film montre un Hart qui fait un retour à l'école, s'occupe de la popote et du ménage, de la bagnole qui tombe en panne. Son entraînement est montré en parallèle avec la routine d'un éboueur (sa première job à 12 ans). On le voit les pieds dans l'eau dans un petit chantier de construction pour illustrer les périodes creuses de sa carrière. Mais le travail restera toujours pour notre héros un pis-aller, un moindre mal, mieux, une aliénation. Seule la boxe lui aura donné le sentiment d'être libre, seul le noble art lui aura donné l'identité que son être réclamait. La dernière scène du film le montre en train de gravir une pente à la course, une bûche sur l'épaule – l'identité sera québécoise ou ne sera pas – au son d'un jazz libre et instinctif. Pour l'anecdote, historique cette fois, Hart perdra deux ans plus tard contre le même Galarneau, à son avant-dernier combat. L'ultime combat de Hart aura lieu huit ans plus tard après un autre hiatus, à l'âge, inavouable pour un boxeur, de 46 ans. L'homme avait encore faim, mais le héros était épuisé.

À plusieurs reprises dans *Le steak*, le pugiliste fait face à la caméra dans une mise en scène aussi dénudée que possible qui suggère moins le dialogue que le face à face, moins la confiance que l'affirmation de soi. Le regard est direct. Hart s'exprime avec ingénuité sur sa

Nous les Noirs d'Amérique, nous ne savons pas ce que nous pouvons faire, parce que nous n'avons jamais été libres. Nous devons nous débarrasser de leur lavage de cerveau, arrêter de nous haïr nous-mêmes. Nous voulons un pays à nous, une vie à nous et nous séparer de l'esclavage blanc. Nous voulons être maîtres chez nous.

– le Prédicateur dans *Le champion* de Robert Gurik

passion, ses lacunes, son manque d'éducation («et c'est même pas drôle»), la beauté de la boxe («Quand est-ce que tu vois ça, deux gars qui se font saigner, pi à la fin s'embrassent?»), le chemin qui mène à l'estime de soi plus qu'à la gloire («La boxe, c'est mon langage»). Tout cela dans sa langue de «peuple inculte et bête», pour reprendre les mots de Michèle Lalonde dans *Speak White* (1980), poème que Falardeau a magnifiquement illustré dans un court métrage à

l'aide de photos noir et blanc qui dénoncent l'exploitation de l'homme par l'homme. On connaît la prédilection de Falardeau pour l'idéologie de la décolonisation. Le dramaturge Robert Gurik avait déjà souligné les liens de la boxe avec le processus de libération des Noirs américains dans la pièce *Le champion* (1977), hommage à Ali et à son rôle politique dans cette libération. Comme le dit Hart à un moment donné, est-ce un hasard si ce sont les pauvres et les Noirs qui réussissent à la boxe? Et Lalonde, Gurik et Falardeau d'ajouter en chœur : les pauvres, les Noirs... et les nègres blancs d'Amérique. La boxe est un sport de prolétaires. Plus spécifiquement, une mise en spectacle du combat pour la dignité de celui qui refuse sa condition de dominé. Ce n'est pas un discours particulièrement original. L'histoire du cinéma abonde de films portés par cette idée, de scénar-

Quatre boules de cuir

Tournent dans la lumière

De ton œil électrique, boxe, boxe

O déesse de pierre

– Claude Nougaro, *Quatre boules de cuir*

rios qui racontent la vie de boxeurs paumés cherchant à s'élever au-dessus de la mêlée¹. Ce qui différencie des films comme *Fat City* ou *Raging Bull* des productions hollywoodiennes à la *Rocky* et même d'un documentaire comme *Le steak*, c'est la part d'autodestruction à l'œuvre, si l'on peut dire, chez le boxeur, part qui témoigne surtout de sa profonde, trop profonde humanité.

Chez Falardeau-Leriché, le rêve de libération prime sur les forces négatives de l'homme. On le sent très bien dans les quelques scènes, dont la dernière, où la bande sonore devient musicale et fait place au

Je ne regarde la boxe ni comme étrangère à l'histoire, ni, comme on le croit sans bien réfléchir, étrangère à la pensée.

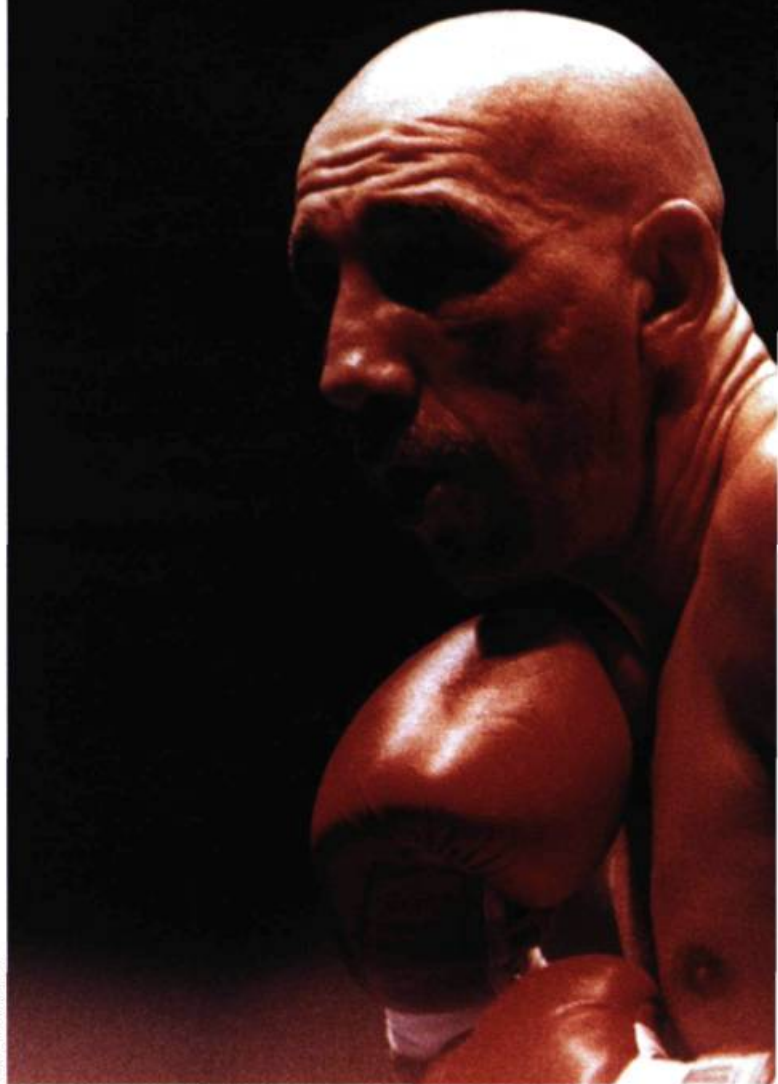
– Alexis Philonenko, *Histoire de la boxe*

jazz, scènes qui illustrent l'effort du boxeur pour trouver sa niche dans le monde qui l'entoure (course, entraînement, essoufflement). On sait que le jazz a joué un rôle fondamental dans la libération des Noirs au début du siècle. Miles Davis, auteur d'un *Tribute to Jack Johnson* (le grand champion noir qui aimait les femmes blanches), a inscrit une partie de son œuvre dans cette tradition. À sa modeste mesure, le Quatuor de jazz libre du Québec a fait un peu la même chose dans les années 1960 et 1970, travaillant à traduire l'identité québécoise dans cet idiome essentiellement afro-américain qu'est le jazz.

Il va de soi que Gaëtan Hart, le boxeur-prosateur, n'a pas beaucoup à voir avec Muhammad Ali, le chaman-poète, ni *Le steak* avec *When We Were Kings*, documentaire célébré de Leon Gast sorti en 1996, quatre ans après le film de Falardeau-Leriché. Les moyens ne sont pas du tout les mêmes, ni les sujets d'ailleurs. Certes, *Le steak* souffre d'un manque de mise en perspective du sport de la boxe dans une «province» qui est devenue une véritable pépinière de boxeurs et de champions. On pourrait dire que le film souffre aussi de la personnalité même de Hart dont l'expressivité est pour le moins limitée, mais ce serait trahir le propos des cinéastes. Et, on le sait, le propos est toujours déterminant chez un cinéaste comme Falardeau. Les réalisateurs ont abordé la réalité du champion ordinaire qu'est Gaëtan Hart comme s'il était le mieux placé pour la révéler (et jusqu'à un certain point, il l'est),

Des fois, ce que j'aime dans le sport, c'est tout le discours sous-jacent que ça permet de lire, tous les conflits de la société qui se règlent derrière ça.

– Pierre Falardeau



Le steak de Pierre Falardeau et Manon Leriché

ou comme si l'aridité de l'image et la cruauté du sport pouvaient à elles seules l'exprimer.

Dans sa chambre du motel Lido, Gaëtan Hart frotte (ou flatte, on ne sait trop) ses gants rouges dans une scène qui pourrait être une synecdoque du sport lui-même et de sa violence. On croirait entendre, comme dans *Quatre boules de cuir* de Nougaro, le mot «boxe» éclater dans sa bouche en une sonnante et puissante onomatopée. **24**

1. Voir Philippe Durant, *La boxe au cinéma*, Carnot, 2004, 285 p. La boxe est de loin le sport le plus filmé de l'histoire du cinéma, et cela a commencé avec le burlesque qui y voyait un huis clos naturellement propice au drame, et donc à la comédie.